

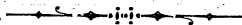


ORAISON FUNÈBRE

DE

MGR THÉODORE LAMARCHE

ÉVÊQUE DE QUIMPER ET DE LÉON



Non habemus hic manentem civitatem; sed futuram inquirimus.

Nous n'avons pas ici notre demeure définitive; nous la cherchons dans l'avenir. (*Hebr. XIII. 14.*)

EMINENCE, (1)
MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Les paroles de l'apôtre que je viens de citer sont celles qui viennent naturellement à l'esprit du Chrétien chaque fois qu'une tombe nouvelle se referme sur ses affections et ses espérances. Ce spectacle de la mort, plein d'horreur pour l'âme asservie aux idolâtries de la terre, ravive en lui le souvenir de ses destinées éternelles. C'est trop peu de dire qu'il le détache des trompeuses félicités d'ici-bas : le cœur de l'homme ne peut pas rester vide ; et maudites seraient les leçons de l'expérience si, en lui montrant le néant des illusions terrestres, elles ne-pouvaient lui ouvrir les

(1) S. E. le Cardinal Richard, Archevêque de Paris.

horizons meilleurs d'un contentement plus solide et plus durable. Nous avons appris à l'école de l'Evangile que le Chrétien est l'homme du siècle futur et nous laissons au sceptique cette froide et désolante sagesse qui devrait s'appeler la philosophie du désespoir. Pour nous tout trépas est une naissance, toute tombe est un berceau. Nous savons que Jésus-Christ n'a voulu, selon l'énergique expression de l'apôtre, *goûter au fruit de la mort* que pour lui ôter son amertume et y déposer un germe de vie. *Ut pro omnibus gustaret mortem.* (1)

Mais quand le deuil qui nous rassemble est celui d'un de ces hommes dont une mission sublime a fait ici-bas les hérauts de la divine parole et les dispensateurs de la Rédemption, c'est alors que les grands enseignements de la tombe prennent toute leur éloquence pour nous apprendre le chemin du bonheur. Ce Pasteur, aujourd'hui endormi dans la mort, n'a traversé la vie que pour nous en révéler le vrai sens, pour nous en montrer le terme. Chacun de ses actes a été un exemple, chacune de ses paroles une exhortation : par ses travaux, par ses sollicitudes, par ses douleurs, par toutes les formes qu'a revêtues son apostolat, il n'a cessé de crier à ses frères : Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur pesant ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et vous repaîtrez-vous de mensonges ? (2) Et maintenant qu'il a touché au rivage éternel, maintenant qu'il a éprouvé en lui-même la vérité des divines promesses, du sein de Dieu son amour, agrandi au contact du souverain Bien, nous jette, avec une puissance inconnue à la terre, le cri de ralliement qui nous appelle au Ciel. Même et surtout du fond de son sépulcre, le père que nous avons perdu, nous instruit encore : *Defunctus adhuc loquitur.* (3)

(1) Hebr. II. 9.

(2) Ps. IV.

(3) Hebr. XI. 4.

C'est cette voix d'outre-tombe que j'ai mission de vous faire entendre aujourd'hui en payant un tribut de filial regret à la mémoire vénérée de votre père en Dieu, Monseigneur Théodore Lamarche, Evêque de Quimper et de Léon.

Hélas ! mes Frères, que son passage a été court au milieu de vous ! Il n'y a pas encore cinq ans, vous le receviez en cette église cathédrale comme l'envoyé de Dieu. Toute la Cornouaille, tout le Léon s'étaient assemblés pour l'accueillir aux portes de la cité, au seuil du temple, et lui offrir l'hommage de son peuple d'adoption. Vous ne le connaissiez pas encore et vous l'aimiez déjà, parce que Pierre l'avait choisi pour vous par l'organe de Léon XIII : *Petrus per Leonem locutus est.* Votre confiance filiale allait au devant de ce choix. Mais d'où vous venait votre Evêque ? Quels titres l'avaient désigné à l'honneur de continuer parmi vous l'œuvre bienfaisante du saint Pontife qui avait fait fleurir sur le siège de Saint Corentin, avec les mérites du pasteur, les vertus du religieux ? C'est ce qu'il me faut rappeler en quelques mots.

C'était l'Eglise de Paris qui vous l'envoyait : Paris, autrefois cité sainte, célèbre par sa foi dans le monde entier ; Paris, la ville baptisée dans le sang de saint Denis, sanctifiée par les larmes de Geneviève, illustrée par la charité de ses Evêques, par la science de ses docteurs, par la piété de ses rois ; Paris qui avait entendu à travers les âges la douce voix de Germain et de Landry, les sublimes leçons de Pierre Lombard, d'Alexandre de Halès, de Bonaventure et de Thomas d'Aquin ; Paris, où saint Louis avait rendu la justice et dédié la sainte Chapelle à la

garde de ces reliques sans égales qui s'appellent la Vraie Croix et la Sainte Couronne d'épines ; Paris, témoin de la conversion de François Xavier et des vœux d'Ignace de Loyola ; Paris enfin, théâtre des merveilles que fit briller sur le monde la charité d'un Vincent de Paul !

Hélas ! noble cité ! Comment donc as-tu laissé s'obscurcir ta gloire ! *Quomodo obscuratum est aurum ?* Comment ta renommée chrétienne s'est-elle changée en une réputation sinistre de crime et d'impiété ? *Mutatus est color optimus* (1). Pour redire ta récente histoire, il faudrait emprunter la touchante apostrophe du Sauveur à cette Jérusalem ingrate qui tue les prophètes et lapide les envoyés de Dieu. *Jerusalem quæ occidis prophetas et lapidas eos qui ad te missi sunt* (2). Toutefois, mes Frères, ce n'est là qu'un aspect, le plus apparent, je le veux bien, mais non pas le plus véritable, de la vie du Paris moderne. Si vous pénétrez aujourd'hui dans son enceinte, trois sanctuaires attireront votre attention : la vieille basilique de Notre-Dame, qui garde les souvenirs de la foi des anciens âges ; le sanctuaire béni de Notre-Dame des Victoires, dont chaque pierre, recouverte des ex-voto de la reconnaissance, raconte les triomphes chaque jour renouvelés de la miséricorde sur le péché ; et là-haut, sur la colline de Montmartre, près du lieu où saint Denis couronna son apostolat par le martyre, la basilique votive qui porte jusqu'au Ciel l'hommage rendu à l'amour rédempteur par la France pénitente et vouée au Sacré-Cœur : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota*.

Quand du haut d'une de vos falaises escarpées vous contemplez la mer en furie, il vous semble que la masse entière de l'Océan se soulève pour monter à l'assaut du rivage. Mais si

vous pouviez, à cet instant même, pénétrer dans ses profondeurs, au-dessous de cette couche agitée où se heurtent les flots contraires, vous verriez régner un calme surprenant et vous seriez forcé de reconnaître que la tempête la plus violente n'est, pour l'immensité des eaux, qu'un accident de surface.

Il en va de même des sociétés humaines. Ce sont les passions coupables qui occupent la scène du monde : leurs conflits destructeurs secouent la surface de l'histoire ; mais aux époques même les plus troublées, un grand nombre d'existences poursuivent, par dessous ces agitations, leurs pacifiques destinées.

Ainsi, à travers ses annales, fertiles en révolutions tragiques, Paris a toujours compté dans son sein un grand nombre de familles fidèles aux traditions du passé, gardiennes de la foi et des vertus des anciens âges. C'est au sein de l'une d'elles qu'est né Théodore Lamarche. Le premier quart de ce siècle venait de finir quand il vint au monde. Trois ans après sa naissance éclatait la première de ces crises qui, dans le cours d'une existence trop courte au gré de notre affection, devaient le rendre quatre fois témoin d'un changement violent dans la constitution des pouvoirs publics.

La période où se placent son enfance et son adolescence, allait ouvrir pour notre pays une ère de liberté politique et de prospérité matérielle ; mais impuissante à contenir le débordement de l'impiété, elle devait préparer l'explosion des passions subversives qui, après avoir renversé le trône, ne tarderaient pas à mettre l'ordre social en péril. Est-ce le sentiment de cette fragilité des espérances terrestres qui tourna de bonne heure l'âme de Théodore vers les seuls biens qui ne trompent jamais nos désirs ? Je ne sais, mais une action puissante de la grâce se fit bientôt sentir à son âme. Au sein même de sa famille, deux influences contraires se disputaient son avenir ; d'un côté un prêtre vénérable, blanchi au service de Dieu sous l'égide de Notre-Dame de Chartres

(1) Thren. IV. 1.

(2) Matth. XXIII. 37.

n'aspirait qu'à faire de son neveu le continuateur de son apostolat ; de l'autre un vieil officier rêvait pour le fils de son frère l'honneur du métier des armes. L'appel qui l'emporta dans le cœur du jeune homme fut celui qui avait arraché les fils de Zébédée à leurs filets : « Venez à ma suite, avait dit le Sauveur, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Théodore entendit cette voix et sa réponse empressée le voua au service des autels.

N'attendez pas de moi, mes Frères, un récit détaillé de la vie de votre Evêque. Les événements y sont rares, j'entends ceux qui attirent l'attention des hommes. La carrière du prêtre n'est pas faite d'aventures propres à défrayer la curiosité. Son ministère est, pour l'humanité faible et malheureuse, un secours permanent, une source silencieuse d'où dérivent sur elle les influences qui la préservent ou la guérissent de la corruption. De loin en loin, la rencontre de cette charité bienfaisante avec les maux que le péché déchaîne sur le monde, fait éclater, en quelque incident plus remarqué, l'action salutaire qu'elle exerce en tout temps et dont la société profite alors même qu'elle la méconnaît. Parmi ces hommes qui annoncent aujourd'hui le dessein impie de réduire à néant le rôle du prêtre, combien en est-il qui n'aient pas été ses obligés, qui n'aient pas dû à son intervention salutaire, une des phases heureuses de leur vie ? On reçoit le bienfait, on demande à quoi sert le bienfaiteur. L'homme de Dieu ne relève pas l'ingratitude et, comme son maître, bénissant celui qui l'outrage, continue de passer en faisant le bien.

Bornons-nous donc à suivre d'un regard rapide les étapes que parcourt l'écu de Jésus-Christ. Au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, il trouve pour l'initier tout ensemble à la piété et aux lettres humaines l'incomparable éducateur qui devait être un jour le grand Evêque d'Orléans. Il y rencontre aussi des amitiés illustres, et tel général, aujourd'hui l'honneur et l'espoir de notre armée, n'oubliera jamais, au cours d'une carrière agitée et

brillante, les liens d'amitié qui l'unirent alors à l'élève du sanctuaire. Au séminaire de Saint-Sulpice le clerc se forme et l'homme d'Eglise se prépare à l'apostolat sous la direction des guides vénérés en qui le clergé de France reconnaît ses maîtres et ses modèles.

Voici le sacerdoce avec ses gloires et ses fardeaux. Prêtre de Jésus-Christ, dit l'Evêque au Levite qu'il vient de consacrer, tu n'as pas allégé ta charge. *Ecce sacerdos factus es, non alleviasti onus tuum* (1). Touchant euphémisme qui, en ménageant l'expression, annonce au nouveau sacrificateur qu'il est devenu du même coup une victime !

Dans ces immenses paroisses des faubourgs de Paris, dont la population égale celle de plus d'un diocèse, le jeune vicaire est l'intermédiaire permanent entre la sollicitude du pasteur et les besoins spirituels et temporels du troupeau. Que d'enfants à instruire, que de pauvres à soulager, que de malades à visiter, que d'œuvres à susciter pour mettre partout le remède à côté du mal, le secours à côté de la tentation, la préservation à côté du péril ! La naissante paroisse de Saint-Augustin, l'antique faubourg de la Chapelle sont pour l'abbé Lamarche le théâtre d'un laborieux apprentissage. Quand l'apôtre est formé, voici que le fléau de la guerre, enchaîné depuis quarante ans, éclate aux confins de l'Europe et de l'Asie. A nos marins, à nos soldats de Crimée il faut des aumôniers. Le jeune prêtre de vingt-sept ans a senti se remuer en lui la fibre guerrière qu'une vocation plus haute avait réduite au silence. Il partira, il sera pour les généreux enfants de la France le compagnon volontaire qui partage leurs épreuves, enflamme leurs courages, soutient leur dévouement, console leur agonie et leur ouvre, à travers le sacrifice de leur vie, le chemin du Ciel. A bord de nos vaisseaux, dans les tranchées du siège, partout où

(1) Pontifical Romain.

il y a quelque péril à courir, quelque souffrance à soulager, on le verra présent et souriant, alliant la douce charité du prêtre à la belle humeur, à l'héroïque gaieté du soldat. De ce commerce passager avec les hommes de guerre son âme gardera une empreinte ineffaçable. Plus tard, quand il s'agira, non plus de porter au loin le drapeau victorieux de la France, mais de défendre son sol envahi, rien ne pourra arrêter l'élan qui l'attirera de nouveau au milieu des camps. Et lorsqu'enfin l'onction Episcopale aura fait de lui le père de tout un peuple, le soldat Français restera toujours l'objet de ses prédilections, le favori de son zèle.

Pour cette fois, une paix glorieuse a mis fin à son ministère au milieu des troupes. Il revient à Paris, où l'obéissance l'envoie tour à tour travailler dans deux paroisses bien différentes de celles qui avaient eu les prémices de son apostolat : à Saint-Eugène, c'est la bourgeoisie commerçante ; à Sainte-Clotilde, c'est l'aristocratie dans ses plus illustres représentants, qui recueillent les fruits de son expérience déjà mûre. Mais les pauvres l'attiraient toujours et c'est vers eux qu'il revient pour ne les plus quitter jusqu'à son élévation à l'Episcopat. La Chapelle le revoit, investi d'un nouveau témoignage de la confiance de ses supérieurs ; puis le quartier de Clignancourt, enfin l'ancien village de Charonne, englobé maintenant dans l'enceinte de Paris et formant à lui seul une populeuse cité. Associé de plus près, avec le titre de premier vicaire, aux sollicitudes pastorales, il apprend à sonder les abîmes de misères physiques et morales qu'enferment les faubourgs d'une grande capitale. C'est là que, jeune prêtre, appliqué dans une paroisse toute voisine à un ministère semblable, j'eus le bonheur de le rencontrer pour la première fois et de recueillir autour de lui les échos de l'estime publique rendant hommage à son zèle.

Mais l'heure sombre a sonné pour la France. Hélas ! nul ne s'y était préparé. Une joie trompeuse, un enivrement d'espérance soulèvent dans un commun enthousiasme la population et l'armée.

Mais la confusion règne dans les conseils, l'imprévoyance aveugle les chefs, le désordre et le blasphème éloignent des troupes la bénédiction de Dieu. On va au feu comme à la fête ; et, dès les premières rencontres, la fête se change en désastre.

L'abbé Lamarche a répondu au premier appel du clairon. Il a rejoint à Metz l'héroïque armée du Rhin ; mais c'est pour la voir disputer à l'ennemi le chemin qui conduit au cœur de la France. Borny, Gravelotte, Saint-Privat, en quatre jours trois batailles de géants, des prodiges de valeur rendus inutiles, la route de l'invasion d'abord fermée à l'envahisseur par le dévouement des généraux et des soldats, puis rouverte par l'inertie suspecte d'un chef infidèle, voilà les spectacles auxquels assiste l'aumônier patriote. Mais que dis-je, des spectacles ? Ah ! le prêtre a autre chose à faire que de nourrir sa curiosité des poignantes péripéties du champ de bataille ! Il est là pour agir, pour compâtrer, pour sauver. Il se tient à quelques pas en arrière des combattants, recueillant les blessés qui viennent à l'ambulance, ou courant au milieu des rangs pour les relever sous le feu. Il pense d'abord aux mourants : que le chirurgien vienne en aide à ceux que l'art peut guérir ; pour lui, le remède qu'il dispense va rendre la vie à l'âme dont le corps agonise. Pauvres enfants, arrachés aux champs ou à l'atelier, peut-être aviez-vous oublié le Dieu qui avait béni votre enfance, le Dieu de votre baptême et de votre première communion. Peut-être ne vous étiez-vous plus souvenus de son nom que pour le déshonorer par le blasphème, de son jour sacré que pour le profaner par le travail ou la débauche, de sa loi que pour la railler ou l'enfreindre. Mais la foi dormait au fond de vos cœurs, et voici qu'aux approches de la mort, elle se réveille, pleine tout ensemble de terreur et d'espérance. Vous avez vu passer près de vous l'homme de paix et d'amour dont l'habit vous rappelle le curé de votre village. D'un regard suppliant vous l'avez appelé, et le voici près de vous. Ecoutez : en ce moment même la mitraille

fauche l'air au-dessus de vos têtes ; mais le prêtre n'en a souci ; il se couche par terre à vos côtés, son oreille près de votre bouche ; il écoute vos aveux et y répond par le pardon ; il reçoit vos dernières confidences et vos derniers messages, et les recueille pieusement pour les transmettre à votre mère. Puis il vous présente le crucifix que vous portez à vos lèvres, il fait sur vos membres les onctions saintes pour effacer dans votre être les vestiges du péché ; enfin sa main presse la vôtre, son regard vous montre le Ciel. Partez, âme chrétienne, âme régénérée dans le sang du Christ. Le coup fatal qui a brisé dans sa fleur votre vie terrestre, vous a ouvert, grâce au prêtre, l'entrée de l'éternelle vie.

Voilà, mes Frères, ce que fait l'aumônier sur le champ de bataille. Il le fait pour Dieu, il le fait pour les âmes, et non pour une récompense humaine. Toutefois c'est l'honneur de l'armée de savoir reconnaître de tels services. Le signe glorieux qui symbolise le dévouement du soldat à sa patrie, sera bien placé sur la poitrine du prêtre qui a promené dans la mêlée son dévouement pacifique. L'abbé Lamarche a reçu des chefs de l'armée ce témoignage mérité. Soldats, quand vous verrez passer le prêtre décoré, vous saluerez en lui l'indissoluble alliance du patriotisme et de la foi.

Et maintenant, après les heures terribles de la bataille, voici les heures lourdes du siège. L'armée est enfermée dans Metz. Chaque jour resserre autour d'elle le cercle fatal qui l'enserme : la famine ajoute ses horreurs aux tristesses de la défaite. Les assiégés peuvent compter les jours qui les séparent de la capitulation. Eh quoi ? aucun secours ne viendra du dehors conjurer cet odieux dénouement ? Hélas ! un grand effort a été tenté ; il a abouti à un désastre sans précédent. Tout espoir s'est évanoui ; La crise suprême approche ; on y touche ; la cité vierge, celle que nos pères appelaient Metz la pucelle, tombe aux mains du vainqueur. Voyez là-bas nos vieux officiers d'Afrique, d'Italie, de

Crimée ; des larmes inondent leurs mâles visages, ils ont dû rendre leurs épées ; ils ont vu emporter les drapeaux !

Tout est fini pour l'armée du Rhin. Ailleurs, dans nos provinces du centre et de l'ouest, des armées sortent de terre pour prolonger la résistance. Vous en serez, vaillants Bretons ; les longues marches, les rigueurs d'un hiver implacable, l'insuffisance de l'armement, l'équipement défectueux, le désordre d'une organisation improvisée, rien ne saura lasser votre constance. Mais tandis que vous lutterez pour l'honneur, vos frères d'armes, qui avaient lutté pour la victoire, ne connaîtront plus que les misères d'une captivité lointaine, en pays ennemi.

Que fera l'abbé Lamarche ? Son devoir est accompli. Rien ne l'empêche de rentrer en France. Mais quoi ? Tandis qu'il goûterait un repos mérité, ses pauvres enfants languiraient sans consolation et sans secours dans les forteresses de l'Allemagne ? Il ne peut supporter cette pensée. Et le voilà en route pour les suivre, là-bas, bien loin, à la frontière orientale de la Prusse, dans la froide et brumeuse Silésie. Qu'elles sont longues et dures ces étapes des prisonniers ! Le prêtre qui les encourageait au feu, les soutient dans ce douloureux exode. Il y a parmi eux des désespérés, il les relève ; il y a des malades, il obtient pour eux les soins et la pitié ; il y a des mourants, il les assiste et reçoit leur dernier soupir. Enfin la colonne captive atteint le terme de son voyage. La petite ville de Kosel sert de geôle à six mille prisonniers. C'est là que durant sept mois, et jusqu'à la fin de la guerre civile qui succède en France à la guerre étrangère, ils attendront leur délivrance. L'assistance de leur aumônier ne leur fera pas défaut un seul jour et plus d'un parmi eux lui devra d'avoir été préservé du désespoir.

La mort même ne marque pas le terme de ce dévouement. La sépulture chrétienne est le dernier office que l'Eglise rend à ses enfants ; et ce n'est pas une des moindres horreurs de la guerre

que la promiscuité profane qui, dans des fosses sans honneur, entasse et confond les corps d'hommes comme on ferait des dépouilles d'animaux. L'abbé Lamarche a fait le plus pressé pour assurer une inhumation décente aux victimes de l'exil. Mais ces premiers soins ne suffisent pas à son cœur. Plus tard il reviendra, en des jours meilleurs, porteur des offrandes qu'il aura recueillies en France pour cette pieuse destination; il traitera avec les autorités allemandes et, fort des autorisations obtenues, entourera de respect la tombe de nos morts tombés pour la Patrie sur la terre étrangère.

La mission de l'aumônier était terminée; mais la mission du prêtre ne finit qu'avec sa vie. L'abbé Lamarche revint donc à Paris. Tant de dévouement n'avait pas échappé à l'attention de ses supérieurs. Les vicaires généraux ne manquèrent pas de le signaler à la confiance du nouvel archevêque qui venait de prendre, sur le siège de Saint-Denis, la place d'un Pontife martyr. Les premiers soins de Monseigneur Guibert, en arrivant dans la capitale encore fumante des incendies de la guerre civile, furent pour la population ouvrière, victime des maux qu'avaient déchaînés sur elle les criminels exploiteurs de sa crédulité. Fidèle à sa belle devise : *Evangelizare pauperibus misit me*, il réservait ses prédilections aux paroisses des faubourgs et leur destinait ses meilleurs prêtres. Nul ne fut donc étonné qu'après des services qui semblaient le désigner aux postes les plus enviés, l'abbé Lamarche débutât comme Curé dans la pauvre paroisse de Grenelle. Encore moins fut-on surpris du zèle charitable que déploya le nouveau pasteur au sein de cette population indigente. Peu d'années après, la confiance du Cardinal Guibert l'appela à diriger une paroisse plus considérable, où les deux éléments, la classe ouvrière et la classe bourgeoise, étaient largement représentés, où des traditions de piété encourageaient l'ardeur du clergé en même temps que les immenses besoins d'une population

chaque jour croissante attiraient sa sollicitude. C'est là que durant dix ans celui qui devait être votre Evêque s'exerça aux responsabilités du ministère pastoral. C'est une histoire monotone que celle dont le cadre renferme les actions simples et sans éclat par où se révèle dans l'Eglise la présence de Celui qui le premier a jeté dans le monde ce cri d'amour : *Misereor super turbam*, j'ai pitié de la multitude. Déjà le prophète avait signalé dans la personne même du Sauveur ce caractère modeste et bienfaisant qui devait se retrouver dans les continuateurs de l'œuvre rédemptrice : « On n'entendra pas au dehors les éclats de sa voix; il n'achèvera pas le roseau à demi-brisé et n'éteindra pas la mèche qui fume encore. » Quand le pasteur est à son devoir, c'est à peine si le monde s'en aperçoit; qu'il disparaisse et vous verrez le vide que laissera son absence. C'est alors que les roseaux à demi-rompus, c'est-à-dire les âmes faibles, atteintes par la douleur ou meurtries par le péché, achèveront de se briser; c'est alors que s'éteindra dans le cœur de l'enfant ou du vieillard la lueur tremblante de la foi, la flamme vacillante de l'espérance.

Passons donc rapidement sur cette période de la vie de M. Lamarche et signalons seulement d'un mot l'œuvre que les nécessités du temps présent lui imposèrent comme à tous les pasteurs : la création d'une école chrétienne. Eminence, vous avez dit un jour cette parole qui servira aux catholiques de cri de ralliement dans les luttes prochaines : « Il s'agit de savoir si la France restera chrétienne ou cessera de l'être. » Cette question en appelle une autre, à laquelle on peut dire qu'elle se réduit : Il s'agit de savoir si l'enfance restera chrétienne. Et comme la loi ne permet plus que l'école publique soit chrétienne, voici une troisième question qui résume les deux précédentes : Il s'agit de savoir si les chrétiens sauront créer, multiplier, entretenir des écoles libres. Là est le grand souci des pasteurs, parce que de là dépend l'avenir du troupeau. M. Lamarche l'avait compris, et en

donnant à la paroisse de Sainte-Marie-des-Batignolles cette preuve nouvelle de son zèle, il se préparait sans le savoir à guider, à seconder un jour le zèle admirable du clergé breton dans l'œuvre capitale du rachat de l'enfance par l'école chrétienne.

Il y avait trente-six ans que le généreux Pasteur usait ses forces dans les labeurs du ministère sacerdotal lorsque le choix du Gouvernement français et l'institution donnée par le Vicaire de J.-C. firent de lui votre Evêque. C'est un précieux avantage pour un diocèse que d'hériter de l'expérience acquise par son nouveau chef dans de longs travaux ; mais n'est-ce pas aussi un sujet d'inquiétude que de voir le fardeau de l'Episcopat jeté sur les épaules d'un sexagénaire ? Dans les pays neufs, dans les missions, partout où l'Eglise dispose seule du choix de ses pasteurs, elle les prend plus jeunes, en pleine sève de maturité, et elle leur confie les fortes entreprises de la conquête. Les transactions dont se compose la politique des vieux peuples, mettent chez nous à la tête des armées les généraux usés et les prêtres lassés à la tête des églises. Mais ici, grâce à Dieu, l'énergie de l'âme compense le plus souvent ce qui manque à la vigueur du corps et plus d'un jeune trouverait pesant la charge que ces vétérans savent porter en cachant leur fatigue et en abrégant leurs derniers jours.

Mgr Lamarche fut de ceux-là. La douceur du caractère, la modération dans les conseils, l'horreur du bruit s'alliaient en lui à la fermeté, d'autant plus sûre de ne pas reculer devant le devoir qu'elle a d'abord accordé davantage au désir de la conciliation. *Da mihi animas, cætera tolle tibi*. Laissez-moi les âmes, je vous abandonne tout le reste (1). Ce cri du patriarche Abraham, devenu, en ce siècle finissant le cri du Pontife dont le monde admire la sagesse, fut aussi la devise de votre Evêque. Ennemi

(1) Gen. XIV, 21.

des combats qu'il jugeait inutiles, alors même que d'autres, également désintéressés, les croyaient opportuns, il savait dire à temps à ceux qui pensaient l'entraîner aux concessions que la conscience réproche : Je n'irai pas plus loin.

Ce serait d'ailleurs une erreur que de placer tout le ministère épiscopal dans ces luttes du dehors qui n'en sont que les accidents. Même aux époques troublées, le pasteur a plus souvent à promouvoir le bien qu'à réprimer le mal, à tirer parti des ressources que son siècle lui laisse qu'à revendiquer celles qu'il lui refuse. Et là, dans ce rôle principal de l'Evêque, rôle pacifique et bienfaisant, se déploient sans fracas les plus hautes énergies de son âme. Laissez-moi vous signaler en passant les principaux objets qui attirèrent et retinrent la sollicitude de Mgr Lamarche : les enfants, les pauvres, les soldats, le culte des saints.

J'ai rappelé par avance en parlant des écoles, ce qu'il a fait pour l'enfance. Le concours des prêtres et des fidèles vint ici largement en aide à son zèle. Ce ne fut pas trop, pour suffire à cette œuvre lourde entre toutes, de l'obstination dans le bien qui est le trait distinctif du caractère Breton. Certes, mes Frères, votre foi vous serait chère alors même que nul ne songerait à vous la ravir. Mais s'il était un moyen de vous la rendre plus chère encore, ce serait de prétendre vous contraindre à la trahir. Voilà pourquoi rien ne vous a paru trop coûteux pour relever partout l'école chrétienne en face de l'école laïcisée. L'âme de vos enfants était l'enjeu de ce combat ; la liberté d'enseignement, inscrite depuis quarante ans et pour toujours dans nos codes, en réglait les conditions ; la charité, le sacrifice volontaire en fournissaient les subsides. Honneur au peuple qui sait défendre ainsi ses meilleurs trésors ! Honneur au Pasteur qui soutient son courage et dirige ses efforts !

L'enfance est une faiblesse, la pauvreté en est une autre. S'ils disaient vrai, ces réformateurs de la pensée qui substituent au

gouvernement d'un Dieu juste et bon l'évolution d'une énergie ^{si tout ce} ~~faute~~, si tout ce qui arrive était nécessaire et tout ce qui prévaut légitime, la loi de la civilisation et de la morale se confondrait avec la loi de la guerre. Malheur aux vaincus de la vie comme aux vaincus du champ de bataille : *Væ victis*. Alors si les faibles se coalisent, s'ils compensent la puissance par le nombre et terrassent enfin ceux qui les dominaient jusqu'ici, gloire à eux ! Mais en attendant, les privilégiés de la force, de l'argent, du savoir, feront bien de fouler aux pieds les déshérités pour les maintenir dans la dépendance. D'où vous vient donc, ô hommes de mon temps, ce souci des intérêts du pauvre, cette noble envie d'élever sa condition, de l'affranchir progressivement des servitudes qui l'accablent ? Ah ! quelles que soient vos doctrines, c'est là dans vos cœurs un legs du Christianisme, un écho du sermon sur la montagne. Pourquoi donc faites-vous la guerre à ce principe d'amour qui, à votre insu, vous inspire ? Pourquoi poursuivez-vous le dessein d'anéantir, avec l'influence de l'Eglise, cette force morale qui peut seule faire prévaloir la pitié sur la haine et le dévouement sur l'égoïsme ?

La charité envers les pauvres est par excellence la vertu de l'Evêque. Elle fut la passion de Mgr Lamarche ; et s'il eut des préférences, ce fut pour cette charité à la fois plus discrète et plus large qui soulage, en se cachant, les misères cachées, de toutes assurément les plus dignes de sympathie, mais aussi les plus lourdes à secourir. Seuls vous en avez surpris quelque chose, vous qui partagiez naguère, qui suppléiez aujourd'hui la sollicitude pastorale en cette douloureuse vacance du siège de Quimper. Et c'est de votre bouche que j'ai recueilli ce secret. L'heure est venue de le trahir.

Père des enfants, père des pauvres, ce sont là les titres de l'Evêque. Le vôtre aimait à les mériter plus encore qu'à les porter ; mais le souvenir de son ministère dans l'armée lui en faisait ambitionner un autre, celui de père des soldats.

Depuis que l'aumônerie militaire a été supprimée en temps de paix, qui donc assurera aux jeunes gens que la milice arrache à leurs foyers, les ressources religieuses que leur foi réclame ? Sans doute la loi proclame à leur profit la pleine liberté des consciences. Mais les exigences du service ne leur permettent pas toujours de se mêler dans nos églises à la foule des fidèles. Seul un zèle industriel et prudent pourra mettre à la portée de ces braves enfants les secours moraux que la religion leur destine et qui profitent à la patrie. A peine arrivé au milieu de vous, Mgr Lamarche pensa aux soldats ; respectueux des règlements militaires, il sut rendre féconds les loisirs qu'ils consacrent ; la prière, la lecture, les récréations honnêtes, les sollicitudes d'un prêtre dévoué remplacèrent auprès des soldats la famille absente et toutes les saines influences du foyer. La plus grande joie de l'Evêque était de se rendre au milieu d'eux, tantôt pour présider à quelque réunion religieuse, tantôt pour être témoin de leurs divertissements. Dans ces rencontres l'ancien aumônier se retrouvait sous le Pontife et la confiance naïve des fils allait au devant de la bonté du père.

Mais s'il était heureux de revivre ainsi de loin en loin les jours de sa jeunesse, il ne laissait pas pour cela de se donner tout entier à sa tâche agrandie, aux intérêts de sa famille d'adoption, petite patrie dans la grande, la Bretagne. Or, mes Frères, qui donc a fait la Bretagne ? Qui l'a faite ce qu'elle est, la terre de la foi invincible, du courage chrétien, de la fidélité sans défaillance ? Ce sont ses Saints. Oui, les Saints des temps primitifs ont conquis l'Armorique sur la barbarie ; et plus près de nous, quand, il y a deux cents ans, les désordres des guerres civiles, le relâchement de la discipline et des mœurs avaient comme défait la Bretagne, ce sont les Saints modernes qui l'ont refaite. Tandis que Grignon de Montfort régénérait la Vendée, un prêtre séculier et un jésuite, Michel Le Nobletz et Maunoir réveillaient en Bretagne les ferments endormis de la vie surnaturelle. Ce n'est

pas à vous, mes Frères, qu'il faut raconter leur admirable histoire. Elle est gravée depuis votre enfance dans la mémoire de vos cœurs. Vos parents vous l'ont contée au foyer. Vous savez comment ces hommes héroïques préludèrent à l'apostolat par la contemplation et la pénitence, avec quelle sainte audace ils s'attaquèrent aux plus énormes abus, convertissant les prêtres d'abord, puis avec eux convertissant les peuples; enfin quelle abondance de bénédictions couronna leurs travaux et, par un rare privilège, les rendit témoins eux-mêmes de cette régénération dont ils avaient été les artisans et dont vous avez recueilli le bienfait.

Mais alors, dites-moi comment de telles lumières dorment-elles encore sous le boisseau? Pourquoi cet oubli du dernier siècle et cette lenteur du nôtre à les élever sur le chandelier? Le XVIII^e siècle, presque stérile en saints, semblait avoir perdu le souci de leur culte. Le XIX^e a fait heureusement revivre cette forme bienfaisante, et populaire entre toutes, de la piété catholique.

De toutes parts on interroge les souvenirs anciens et les souvenirs récents, pour leur demander les trésors d'édification, les leçons d'héroïsme chrétien qu'ils contiennent. Mgr Lamarche était possédé au plus haut degré de cet esprit de religion envers les saints. Comment n'aurait-il pas été jaloux de relever la mémoire de vos Apôtres? Grâce à son initiative, la cause de Michel Le Nobletz et du P. Maunoir, celle aussi d'un fils de saint François, Jean Discalcéat, furent introduites et poussées avec vigueur. Et lorsque, dans un avenir prochain, je l'espère, il vous sera donné de vénérer sur les autels ceux à qui la Bretagne doit sa meilleure gloire, vous recueillerez dans l'allégresse ce que votre Evêque a semé dans le labeur.

Mais au-dessus de tous les saints, notre vénération et notre amour placent la Reine des Saints. Et qu'est-ce donc, je vous prie,

que ce culte privilégié rendu par la Bretagne à sainte Anne, sinon une forme nouvelle du culte de Marie? C'est la dignité unique de la fille qui fait la grandeur de la mère et lui assigne un rang à part entre les femmes dont Dieu a sanctifié la maternité. Nourri dans les sentiments d'une tendre piété envers Marie, Mgr Lamarche aimait, là encore, à renouveler sa dévotion aux sources du passé. Ce fut une joie pour lui de trouver dans son diocèse un sanctuaire antique, monument de la confiance des Bretons envers la Mère du Sauveur. Relever la gloire de ce lieu sacré, y faire affluer plus que jamais les foules priantes, placer sous ce miséricordieux patronage tous les labeurs de son Episcopat, tout l'avenir religieux de son troupeau, telles furent les pensées qui l'inspirèrent et le soutinrent dans l'entreprise du couronnement de Notre-Dame du Folgoat.

Quel fut l'éclat de ces fêtes; quel élan, renouvelé des anciens âges, attira dans ce coin perdu du Léon près de cent mille pèlerins; avec quelle magnificence ils y furent reçus; quelle splendeur ajoutait à ces solennités la présence de tant de Pontifes et, à leur tête, celle de l'éminent métropolitain de la Bretagne que la maladie hélas! retient aujourd'hui loin de nous, ce n'est pas à moi de vous le dire, mes Frères. Il faudrait, pour faire revivre cette journée sans égale, la voix de celui dont la puissante parole traduisit alors dans un incomparable langage les sentiments d'un peuple entier. Hélas! Elle est éteinte aussi, cette grande voix. La chaire sacrée, la tribune Française n'en recevront plus les échos. Il y a sept mois, nous étions réunis à Angers autour du cercueil de Monseigneur Freppel. Votre Evêque était là; il pleurait un frère, un grand serviteur de l'Eglise et de la France, le défenseur des intérêts religieux au sein du Parlement, le vaillant député du Léon. Pardonnez-moi, mes Frères, d'évoquer ces souvenirs; l'honneur d'une succession dont je sens tout le poids, l'honneur d'une adoption dont je sens tout le prix, m'ont fait entrer trop avant

dans vos sentiments, pour que je n'éprouve pas avec vous l'amertume du double deuil qui en quelques mois vous a enlevé deux Evêques : l'un, l'élu de Dieu auprès de vous ; l'autre, l'élu de vos suffrages auprès des pouvoirs publics.

N'est-ce pas encore l'amour de Marie qui avait inspiré à Mgr Lamarche le dessein de conduire à Lourdes une nombreuse délégation de son diocèse ? Hélas ! c'est au retour de ce pèlerinage que la maladie le terrassa. Il dût s'arrêter à Bordeaux, et de là gagner, dans un coin de la Bretagne qu'il chérissait, un lieu de repos qui fut pour lui pendant de longs mois un séjour de douleur pour le corps et pour l'âme. Depuis longtemps son énergie seule triomphait d'une secrète langueur qui consumait ses forces. Cette fois, le mal avait pris un caractère de violence qui ne devait plus lui laisser que de rares intervalles de paix. Vous savez, mes Frères, comment il savait mettre à profit ces trêves et ramasser, pour l'offrir à Dieu, ce qu'elles lui rendaient de vigueur.

Le Carême de cette année fut la dernière de ces périodes de grâce. Autour de votre Evêque, chacun se reprenait à l'espoir de voir s'affermir une santé si précieuse. Partagea-t-il ces illusions ? J'en doute. Mais il n'avait pas besoin d'y croire pour se remettre à sa tâche. Il lui suffisait de ne pas la sentir impossible. Trois semaines avant Pâques, il entreprenait une tournée pastorale, ce grand labeur des Evêques. Hélas ! son courage l'avait trompé. Quelques jours de fatigue eurent bientôt raison de ses forces défaillantes. Un Evêque, enfant de Brest et fils de saint François, s'offrit à le suppléer dans son ministère. Pour lui, le service de Dieu allait prendre la dernière forme qu'il revêt sur la terre et qui s'exprime par ces trois mots : souffrir, attendre, obéir.

Souffrir, parce que l'âme assiste à la dissolution de son enveloppe et ne lui prête plus, que pour ressentir la douleur, cette influence de vie qu'elle lui avait longtemps fournie pour les entreprises de l'activité.

Attendre, parce que l'heure fatale appartient à Dieu. Quand il la diffère, la nature frémit et défaille devant l'horreur de la destruction prochaine ; mais l'âme qui se ressaisit dans la foi, bénit le maître de toutes choses de l'arrêter ainsi dans un recueillement suprême au seuil de l'éternité.

Obéir, parce que la mort est le ministre de Dieu ; autrefois ministre de ses justices, elle est devenue, de par la Rédemption, le ministre de ses miséricordes. A ce double titre elle commande autant qu'elle contraint. Le devoir du chrétien, à plus forte raison le devoir du pasteur, est de l'accepter librement comme si elle ne s'imposait pas par la force. « Père, je remets mon âme entre vos mains. » (1) Ainsi disait Celui qui, pour mourir, nous avait emprunté notre vie. Ainsi dira quiconque veut placer sa mort sous la protection de la mort d'un Dieu. Comme Jésus, il jettera son âme dans un cri d'obéissance, dans une profession d'espérance, dans un suprême exercice de l'amour.

Telle fut, mes Frères, la fin de votre Evêque. Après la souffrance qui avait duré des années, après l'attente qui dura des semaines, l'heure vint pour lui d'obéir. Il y a toujours de l'imprévu dans la mort. Rien n'annonçait d'avance l'accident qui amena la crise finale : il fallut lui apprendre que l'appel de Dieu était pour ce jour-là. Il reçut avec une soumission sereine l'austère message. Presqu'aussitôt la parole lui manqua ; mais son âme éveillée suivait avec une pleine possession d'elle-même les cérémonies saintes où l'Eglise achève d'épancher sur le moribond le trésor de miséricorde dont elle est la dépositaire. Autour de l'Evêque agonisant, le Chapitre, sénat de son Eglise, se réunit pour faire cortège au Dieu qui vient une dernière fois visiter son serviteur. Et de la couche où il gémit, le Pontife instruit encore son peuple : il lui apprend à bien mourir.

(1) Luc XIII, 46.

Et maintenant, ô Père, ô Pasteur, votre course est achevée, votre combat est fini. Que vous dirons-nous à l'heure de ce suprême adieu ? Dormez en paix ? Mais ce vœu ne s'adresserait qu'à votre dépouille. Nous ferons mieux ; nous emprunterons aux murailles des catacombes la touchante expression que l'espérance plaçait sur les lèvres de nos pères dans la foi ; nous vous dirons comme eux : *Vivez dans la paix ! Vivas in pace !* Oui, dans cette paix de Dieu qui ne connaît plus d'orages, dans cette lumière de Dieu qui ne connaît plus d'ombres, vivez d'une vie qui ne redoute plus la mort ! Ah ! nous le savons : pas plus au Ciel que sur la terre vous ne voudrez vivre pour vous seul. Vous vivrez pour nous. Vous exercerez en faveur de votre peuple le crédit que Dieu vous a donné sur son cœur.

O Père, puisque je parle en ce moment au nom de ce peuple, laissez-moi vous confier ses vœux. J'en pourrais exprimer un grand nombre. Je les résumerai tous dans un seul : envoyez-nous un saint Evêque pour perpétuer vos exemples, pour garder la religion des Bretons, l'innocence des enfants, la pureté des Vierges, l'honneur des épouses, la fidélité des époux ; pour entretenir en ce coin de terre la flamme sacrée du patriotisme et de la foi.

A regarder les apparences, il semble que l'heure prochaine appartienne à la puissance des ténèbres. Mais l'Eglise a connu d'autres périls ; elle en est sortie victorieuse par la vertu de l'apostolat, par l'étroite union des peuples à leurs pasteurs.

Que Dieu nous donne des saints pour guides ! Nous marcherons à leur suite, confiants et fidèles ; car nous savons que le triomphe des ténèbres ne peut durer qu'un jour ; le triomphe de la lumière sera éternel !

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015